

Dixième Année

N° 103

  
JUIN 1935

# PROMÉTHÉE

Organe de défense nationale des Peuples du

CAUCASE } GÉORGIE  
AZERBAIDJAN  
CAUCASE DU NORD

de l'Ukraine et du Turkestan

Directeur: Georges Gvazawa.

## SOMMAIRE

---

Offensive sournoise .....	<i>G. G.</i>
La « Journée de la Presse » du 5 mai et les nationalités de l'Union Soviétique .....	<i>Jean Tarné.</i>
Le 8 <sup>e</sup> Congrès des Soviets en Azerbaïdjan .....	<i>M. B.</i>
A Genève .....	<i>M. A.</i>
L'armée ukrainienne .....	<i>Gén. Udoviczenko.</i>
Journée de la Fête de la Nation finnoise .....	<i>A. Toptchibachi.</i>
Le séjour à Paris de M. Keprulu Zadé .....	* * *

CHRONIQUE : Géorgie. — Azerbaïdjan. — Ukraine.

---

Direction et Administration :

**1, Square Léon-Guillot - PARIS (15<sup>e</sup>)**

---

# PROMÉTHÉE

Organe de Défense Nationale  
des Peuples du Caucase, de l'Ukraine  
et du Turkestan

## Offensive sournoise

Le congrès dit « des plus grands écrivains du monde » qui vient de clôturer ses travaux à Paris, est une démonstration éclatante de la faillite totale, morale et intellectuelle, du système soviétique. Evincée de la politique européenne, où elle ne rencontre que du mépris, et menacée par la colère populaire qui gronde dans toute l'Union Soviétique, Moscou s'efforce de tourner les obstacles par une propagande de grande envergure destinée à frapper l'imagination d'une masse ignorante pour l'entraîner dans le « sillon » de la galère moscovite. A cet effet, elle organise un grand congrès à Paris même, elle y délègue sinon de véritables tchékistes, tout au moins des écrivains corps et âme dévoués au régime soviétique, et fait appel au concours des écrivains étrangers. Barbusse, André Gide, André Malraux et quelques autres ne se font pas longtemps prier. Ils sont heureux de saisir l'occasion sinon pour se faire une petite réclame, du moins pour se distraire en prenant part à cette comédie aussi bruyante que puérile.

Comédie ? Mais naturellement. Rien n'est plus amusant que de voir le titre même du congrès. Il s'intitule :

« Congrès pour la défense de la culture européenne ». Mais par qui cette culture est-elle donc menacée sinon par Moscou ? Ne nous étonnons donc pas, Moscou a ses méthodes de travail. Elles consistent à bien camoufler ses visées, à faire passer des idées les plus criminelles sous une étiquette des plus inoffensives, à substituer le mensonge à la vérité et le mirage à la réalité.

Pour s'en rendre compte, il suffit de lire le message du fameux Maxime Gorki. Les thèses y sont exposées sous forme de versets coraniques. Gorki dit d'abord sa peine de ne pouvoir se trouver « parmi les hommes qui sentent comme une injure personnelle l'avènement du fascisme », et il continue :

« Le fascisme se proclame avec une insistance toujours grandissante comme la négation de tout ce qui existe sous le nom de culture européenne ».

Mais en quoi consiste donc cette « culture européenne » qu'il faut défendre à tout prix ? Quel est son principe, quelle est sa base essentielle ? N'est-ce pas la liberté civile, politique et économique ? Il est vrai que l'Europe a eu un sursaut de réaction devant le danger mortel du bolchevisme, et, pour sauver la base même de sa vie

nationale et sociale, elle a librement consenti à restreindre sa propre liberté. Oui, dans sa partie la plus menacée, notamment en Allemagne et en Italie elle a institué une dictature, mais pourquoi ? Dans quel but ? Uniquement pour redresser la discipline nationale indispensable en raison du péril. Les consultations successives du peuple ont prouvé d'une façon indiscutable que la dictature européenne est issue de la volonté nationale. C'est le peuple qui l'a créée et qui la soutient. Que Staline veuille bien essayer de consulter les peuples de l'Union Soviétique et on verra alors par quelle majorité il est soutenu.

Mais la dictature moscovite se gardera bien de tenter une expérience qui finirait à coup sûr par sa culbute dernière. Il y a donc dictature et dictature : la dictature européenne défend la civilisation, la dictature soviétique la combat. Un abîme les sépare.

Citons encore un verset du message :

« Les groupements nationaux actuels, déclare Gorki, se préparent à un combat nouveau pour le pouvoir en Europe, pour la liberté de pillage des colonies et la libre exploitation du peuple travailleur ».

On ne saurait mieux dire. Mais qu'a fait le pouvoir soviétique en Ukraine et au Caucase ? Qui s'est octroyé la liberté de pillage de ces « colonies » ? La France et l'Angleterre occupent des pays sinon sauvages, tout au moins très arriérés; elles les entraînent dans la voie de la civilisation européenne; la Russie, elle, occupe des pays pleinement civilisés tels que le Caucase et l'Ukraine et elle les replonge dans les ténèbres des siècles passés.

Le cannibalisme est exterminé dans toutes les colonies françaises ou anglaises, mais il renaît, sous la culture

soviétique, en Ukraine et au Caucase. Ce fait incontestablement établi n'est-il pas une condamnation définitive de tout le système soviétique ? Ne s'ensuit-il pas un devoir sacré pour l'Europe de mettre fin à ce cauchemar qui pèse si lourdement sur l'évolution normale de l'humanité ?

Encore un verset : seul, pérore dans son message le prophète russe :

« Seul compte l'humanisme du prolétariat qui poursuit le noble but de changer toutes les bases sociales et économiques du monde. »

Voilà les points mis sur les *i* ! C'est le chambardement général qui doit sauver le monde. Mais le prophète souffre évidemment d'une certaine faiblesse d'esprit. Dans le premier verset de son message il alerte le monde « pour la défense de la culture européenne », mais dans le troisième il l'adjure de « changer toutes les bases sociales et économiques » de cette même culture. Curieux défenseur ! Mais sa pensée est claire : ce qu'il veut c'est de recréer l'Europe sur le modèle du paradis soviétique. Pouvez-vous imaginer les puissances européennes, grandes et petites, réduites à l'état du Caucase et de l'Ukraine, sous la domination de la galère moscovite, et toute la population, après un massacre général de la bourgeoisie, répartie et enfermée dans les kolkhoz et les sovkhos?! Pouvez-vous imaginer l'Europe moderne sous un régime d'esclavage d'où est bannie toute liberté, y compris la plus sacrée de toutes, la liberté de travailler ? Non, vraiment, M. Gorki fait rire.

D'ailleurs il n'en est pas à son premier coup d'essai. Le rire, il le déchaîna de plus belle pendant sa jeunesse, au cours de son premier voyage en France. Il vit alors ce beau pays rayonnant de richesses morales et in-

tellectuelles, et savez-vous comment il exprima ses impressions ?

« *O France ! reçois mon crachat !* »

Quelle élévation d'esprit ! et quelle noblesse de style ! Que voulez-vous ? Les barbares envahissant la péninsule hellénique brisaient et saccageaient les œuvres de Phidias et de Praxitel.

Pourquoi le barbare russe doit-il avoir plus de respect ou ressentir plus d'admiration pour la civilisation européenne ? L'ignorance et la grossièreté

du vagabond russe n'eurent d'autre effet que de déchaîner une gaité générale dans tous les cabarets de Montmartre :

« *Maxime Gorki crache sur la France.*

« *C'est embêtant ! il est tuberculeux !* »

La chanson n'a rien perdu de sa finesse d'esprit gaulois... ni d'actualité.

G. G.

## La "Journée de la presse" du 5 mai et les nationalités de l'Union Soviétique

Le 5 Mai dernier, l'Union Soviétique a fêté son « Jour de la Presse » et à cette occasion les journaux de Moscou et des grands centres ont consacré toute une série d'articles au développement, à la diffusion, à la qualité, à la variété des langues de la presse des différentes nationalités qui constituent la confédération soviétique.

Les *Izvestia* de Moscou, organe officiel du parti, ont cru devoir donner, dans leur numéro du 5 Mai, un aperçu général sur les circonstances qui accompagnèrent la naissance et le développement de cette presse, sur les tâches qui lui incombent, sur les résultats acquis.

Se rappelant une citation de M. STALINE « *La Presse est l'arme la plus tranchante du parti* », les *Izvestia* ont jugé qu'il leur seyait de l'adopter pour titre de leur article. Ne nous en plaignons point puisque, sans qu'il soit besoin d'explications, le lecteur se rendra compte du caractère strictement doctrinal limitatif de la presse des Soviëts.

Qu'exige en effet le parti communiste-bolchevik, émanation de la plus haute autorité en Union soviétique, des rédacteurs et de tous les collaborateurs « *rabkors* » et « *selkors* » (correspondants ouvriers et paysans) des journaux, revues et tous autres organes de presse de l'Union Soviétique ? — « de savoir, avec ardeur organiser et éduquer les masses dans *l'esprit du communisme* ».

Nous ne saurions trop insister sur cette tâche primordiale du journaliste soviétique qui ne doit avoir d'autre souci que celui de s'en tenir dans ses écrits, à cet *esprit communiste* qui prime tout, qui guide sa plume, sa pensée, qui enchaîne son individualité au char dictatorial du communisme, arrêtant net l'essor de son talent qui vient se briser au barrage du parti.

Se figure-t-on un de nos journalistes, un de nos écrivains, poètes, romanciers, peintres ou artistes, astreint de canaliser sa pensée, son inspiration dans l'étroite voie du marxisme intégral, du léninisme pur, du Stalinisme

de choc ? Que resterait-il de sa pensée, de son talent, de sa personnalité, de son particularisme même s'il doit être l'objet constant d'une censure partisane rigoureuse ? Point de déviation, ni de droite ni de gauche, allez dans le droit chemin, dans le chemin du communisme hors duquel il n'y a point de salut. A ceux qui, à l'étranger, bien entendu, reprochent aux Soviets l'abolition de la liberté de la pensée, de la presse, M. Karl Radek répond qu'en Union Soviétique la presse, « toute la presse ne sert qu'un but, un seul — la lutte pour l'édification socialiste » nous dirions plus exactement *bolcheviste*, « la lutte pour la solidarité internationale des travailleurs ». De quels travailleurs s'agit-il ? Sont-ils tous faits au même moule et doivent-ils tous penser la même chose ? Travailleurs, ce mot est élastique et la variété des travailleurs est infinie, depuis l'automate qui peine à l'usine ou sur la route jusqu'à l'ingénieur qui conçoit, le chef d'entreprise qui crée, qui organise.

Mais M. Radek, généralisant, prétend que dans les Etats bourgeois, la presse n'est pas plus libre qu'en U. R. S. S. C'est là une erreur voulue qui n'a pas besoin d'être démontrée. Qu'il suffise de citer la France où la liberté de penser la plus complète existe et où l'on y trouve des journaux de toutes nuances ; il en est de même dans la plupart des grands pays du monde, l'U. R. S. S. exceptée.

Dans l'un de ses articles consacré à la journée de la presse, M. RADEK se plaint à parler des principes qui doivent guider le journaliste soviétique dans sa lutte pour l'édification socialiste, pour que la presse soviétique soit l'instrument dévoué au parti, à la doctrine du marxisme - léninisme, selon l'enseignement stalinien.

Peut-on dès lors s'étonner de l'uniformité des articles au point de vue idéologique et du peu d'intérêt que présentent les journaux au point de vue des sujets, des matières traitées.

La *Pravda* de Moscou du 5 Mai ne se faisait-elle point l'écho des plaintes des rédacteurs des journaux de province qui tous déclarent que leurs journaux ne donnent point satisfaction à leurs lecteurs. Les uns se plaignent que les sujets traités, les matières dont on emplit les colonnes sont pour la plupart ennuyeuses à lire, d'autres se plaignent de la pauvreté du vocabulaire, de la répétition inconsidérée des mots au point que certains d'entre eux se répètent des centaines de fois. Et la *Pravda* cite ce mot « exploitant individuel » (*edinolitchnik*) répété 36 fois, *Kolkhoznik* — 157 fois, *Kolkhoz* — 313 fois, *brigade* — 113 fois, *rayon* — 107 fois, *soviet* — 174 fois.

Ces mêmes lacunes sont soulignées dans le journal officiel du Comité exécutif central de la Fédération soviétique de Transcaucasie, la *Zaria Vostoka* du 10 Juin dernier : « Les journaux sont ennuyeux, négligemment rédigés. Qu'on parcoure une dizaine de journaux régionaux et l'on pourra constater qu'à une exception près, tous se ressemblent : chapeaux, en-têtes, abondante reproduction d'articles empruntés aux journaux de Moscou, etc... »

Ces quelques explications étaient nécessaires pour comprendre l'aridité des articles contenus dans la presse soviétique en général et dans celle des nationalités de l'Union soviétique en particulier.

Pour comprendre l'intérêt que devrait représenter cette presse, dite nationale, il faut savoir qu'un tiers de l'ensemble de la presse soviétique est publié en 69 langues différentes avec un tirage de 11 millions d'exemplai-

res, que cette presse dessert un bloc de 165.748.000 âmes englobant 185 nationalités.

Au point de vue du nombre ; 14 de ces nationalités en dehors des Russes proprements dits, comptent une population allant de un million d'âmes, comme les Tadjiks, à 36 millions et plus avec les Ukrainiens.

A signaler que 42 nationalités comptent plus de cent mille âmes, mais moins d'un million, que les moins nombreuses sont celles qui habitent l'extrême nord russe et sibérien.

A elles seules, les républiques de la Fédération transcaucasienne : Géorgie, Azerbaïdjan, Arménie, possèdent 355 journaux paraissant en 15 langues, tirant à 1.268.000 exemplaires. En dehors des journaux en langue géorgienne, turke-azérie, arménienne on en trouve en langue kurde, avare, talyche, tate, assyrienne etc... (*Pravda* du 15 Janvier 1935).

Le territoire Nord-Caucasien qui englobe une série de régions et de districts autonomes aux nationalités les plus variées possède 73 journaux, le seul Daghestan en compte 33 lesquels sont publiés en 9 langues : en Koumnik, avare, lezghé, darghine, lakke, turk, tate, tabassaran et nogai. (*Izvestia* du 6 Juillet 1934).

En 1934, la république d'Ouzbékistan comptait 221 journaux, tirant à 111 millions d'exemplaires par an ; leur nombre serait, cette année, de 253 ; la majorité de ces journaux est en russe, malgré la promesse d'« ouzbékisation » de la presse faite maintes fois et qui est loin d'être tenue. L'on a vu que le rédacteur d'un journal rédigé en ouzbek, le Kzyl Ouzbékistan (l'Ouzbékistan rouge) s'est plaint que dans ce journal, destiné à un public local, allogène, très peu d'articles sont écrits en ouzbek. Il explique cette lacune du fait

que les allogènes intellectuels qui se servent jusqu'à présent des lettres arabes, ne sont pas encore habitués à l'alphabet ouzbek latinisé. Il se plaint en outre de ce que les institutions officielles d'Ouzbékistan s'obstinent à ne pas envoyer à la rédaction du journal des matières, ne serait-ce qu'officielles, rédigées en ouzbek.

La république de Bouriate — Mongolie possède 31 journaux avec un tirage total de 63.000 exemplaires. Dans ce nombre, 10 journaux paraissent en langue bouriate.

La république d'Ukraine qui en 1923 avait un tirage encore insignifiant de journaux de langues ukrainienne d'à peine 38.000 exemplaires voyait ce chiffre augmenter considérablement pour atteindre un tirage de 435.000 exemplaires à la fin de 1925, passant de 9 journaux en 1923 à 39 en 1925.

Sur les 174 journaux paraissant en Ukraine au début de 1926 on en comptait 39 en langue ukrainienne, 22 en langue russe, 4 mixtes ukraino-russes, 9 en langues des minorités nationales ; polonais, maldave, allemand, etc... Le tirage de ces journaux atteignait le chiffre de 865.000 exemplaires. Depuis lors, ces chiffres ont augmenté dans des proportions insitées. Il suffit de signaler que dans la seule région du Donbas l'on comptait 105 journaux de langue ukrainienne au 1er Janvier dernier (*Visti* de Kiev du 5 Janvier 1935). Nous ne parlerons pas des livres, des revues, brochures et autres publiés en différentes langues nationales, par les soins des Editions d'Etat des républiques soviétiques.

Mais que valent ces journaux, cette abondante littérature s'il est interdit d'exposer la moindre idée que celle qui traite de marxisme ou de lutte de classes ? Le servilisme des journalis-

tes soviétiques n'est-il pas la condition *sine qua non* du droit à la vie, de la possibilité de ne pas mourir de faim.

Et cette culture nationale à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir qui tend de plus en plus à se développer, à se manifester, nonobstant les rigides limites que le parti et le gouvernement lui ont assignées exprime-t-elle le véritable état d'âme, le sentiment véritablement national, en dehors de la langue, des peuples asservis de l'Union Soviétique ?

Qu'à la faveur de la révolution russe, une nouvelle génération d'écrivains, de romanciers, de poètes, de journalistes, ait surgie dans chacune des unités nationales qui constituent l'U. R. S. S. nul ne le conteste et l'on ne pourrait que se réjouir de cette éclosion de talents, mais, soumis à une étroite censure, limités dans leur action par l'obligation de s'en tenir à une orientation strictement marxiste-léniniste, peuvent-ils tous ces talents donner libre cours à leurs inspirations ? L'écrivain « national » soviétique, le

journaliste un sovkor, un rabor ou tout autre correspondant de journal soviétique de langue russe ou non russe, peut-il faire allusion à la situation misérable de ses concitoyens, peut-il faire une comparaison avec les conditions favorables dans lesquelles se trouvent les diverses catégories de travailleurs dans les pays soi-disant capitalistes ? Peut-on donner une opinion sur le passé historique, sur un problème économique, qui ne soit traité sous un angle communiste. Non évidemment, attendu que leurs écrits, leurs poésies, leurs oeuvres en général ne peuvent être *nationales que par la forme* mais rigoureusement *communistes quant au fond*.

La journée du 5 Mai n'est pour les allogènes de l'U. R. S. S. qu'une étape nouvelle qui fait naître l'espoir d'un affranchissement plus complet de la pensée humaine, espoir qui ne saurait se réaliser que par l'union toujours plus forte des peuples asservis de l'Union.

Jean TARNE.

## Le 8<sup>e</sup> congrès des Soviets en Azerbaïdjan

Du 7 au 11 janvier dernier s'est tenu à Bakou le 8<sup>e</sup> Congrès des Soviets des délégués ouvriers et paysans, des députés des soldats et des matelots de l'armée rouge.

Dans son No du 16 janvier, le *Bakinski Rabotchi* donne un compte rendu de ce congrès qui aurait dû être convoqué depuis deux ans. A ce congrès ont assisté 791 délégués, représentant 21 nationalités parmi lesquelles les Turks formaient les 54,3 %, les Russes 17,4 %, les Arméniens 14,2 %, les autres nationalités — 14,1 %. Ain-

si, dans ce dernier groupe entrent 18 nationalités.

Les 17,4 % de Russes n'indiquent point l'existence d'une population russe habitant l'Azerbaïdjan, dans ce chiffre en effet, entrent en dehors de ceux qui habitent l'Azerbaïdjan, les soldats et les matelots de la flotte et de l'armée rouge, un grand nombre d'individus, entrés comme membres dans le parti.

Si ces élections étaient libres, l'élément turk serait en majorité avec ses 70 %.



Le congrès a terminé ses travaux assez rapidement. Après avoir entendu les rapports de M. Hussein Rahmanov, président du Conseil des commissaires du peuple, de M. Agaev, commissaire à l'Instruction publique, de M. Soultanov, commissaire aux voies de communication, et après avoir élu les membres chargés de représenter l'Azerbaïdjan au 7<sup>e</sup> Congrès des Soviets de la République Fédérative soviétique socialiste de Transcaucasie, la clôture du Congrès fut prononcée.

Fut nommé président du Comité central exécutif de la république d'Azerbaïdjan M. Medhim effendi Zadé.

Membres dudit Conseil :

Président — Hussein Rahmanov ;

Vices présidents — Koniouchkine et Agaverdiev, (Les deux premiers représentent l'Azerbaïdjan à Moscou).

Agriculture — Haïdar Vezirov ;

Instruction publique — Chahbazov ;

Hygiène — Husseinov ;

Prévoyance sociale — B. Kassimov ;

Justice — Sapharov ;

Finances — Ibrahimov ;

Commerce intérieur — B. Melkoumian ;

Guépéou d'Azerbaïdjan — Soumbatov ;

Président de l'Aznept — Petersohn ;

Voies de communication — G. Sultanov.

#### *Le rapport du Président du Gouvernement*

L'industrie du naphte, rappelle M. Rahmanov, constitue toute la force de l'Azerbaïdjan et c'est pourquoi, en donnant ce naphte à toute l'Union soviétique pour sa défense, il doit s'en enorgueillir. L'industrie soviétique se développant de plus en plus, l'Azerbaïdjan voit les demandes de naphte augmenter proportionnellement et c'est

ainsi qu'il occupe, comme fournisseur, la première place dans l'Union en lui livrant 70 % de l'ensemble de sa consommation.

M. Rahmanov s'arrête ensuite sur l'exécution complète du plan quinquennal dans l'industrie du naphte et cela, en dépit du retard constaté en 1932.

Au cours de l'année 1934, l'Azerbaïdjan a fourni 19.181.000 tonnes de naphte ; mais le rapporteur ne dit pas que d'après le plan de 1934 il aurait fallu fournir non 19 millions, mais 22 millions de tonnes et que le naphte, dans son entier est expédié en Russie, à titre tout à fait gratuit et que par conséquent, l'Azerbaïdjan ne reçoit rien ; par contre, le rapporteur n'a pas manqué d'ajouter qu'en 1935 la production du naphte doit être de 22 millions de tonnes. Le rapporteur déclara que le nombre d'ouvriers qui travaillent dans l'industrie du naphte s'élève à 85.000, mais il ne dit point le pourcentage qu'y occupent les ouvriers turks ; il ajouta toutefois que le nombre des ouvriers s'est accru, par rapport à 1930, de 26.000.

Passant à la question de l'électrification de l'Azerbaïdjan, le rapporteur rappela qu'avant l'occupation le nombre de kilowatts atteignait à peine 54.000, en 1928 ce chiffre s'exprimait par 95.000 ; en 1931 il atteignait 124.000 et en 1934 — 195.000. Mais ici encore le rapporteur omettait de dire qu'en Géorgie et en Arménie la somme d'énergie électrique est beaucoup plus considérable et que toute cette énergie en Azerbaïdjan est captée par la seule ville de Bakou, pour les besoins de l'industrie du naphte.

L'industrie lourde est examinée séparément, tandis qu'auparavant, en raison de leur étroite dépendance on les examinait en même temps. En

quatre ans, cette branche a absorbé 12 millions de roubles, si bien qu'une de ses parties, l'industrie du ciment, s'est complètement libérée de l'importation étrangère. Le projet prévoit la construction d'une usine métallurgique à Dachkendi, près de Gandja et une fabrique d'aluminium, enfin une fabrique de caoutchouc à Bakou. Ce caoutchouc n'est pas tiré d'une plante que l'Azerbaïdjan ne possède point, mais du naphte, ce qui fait que ledit caoutchouc est d'origine synthétique. Cette fabrique, selon ledit projet, doit fournir jusqu'à 10.000 tonnes de caoutchouc.

L'industrie légère est constituée par les fabriques de textile de Bakou et de Gandja et par les fabriques de soieries de Khankendi et de Cheki.

La somme dépensée pour cette industrie, au cours de ces quatre années s'élève à 23.600.000 roubles. Ainsi à Bakou, les 4 millions de roubles alloués au vêtement ont permis de préparer pour 36 millions de roubles de vêtements complets.

L'industrie alimentaire a exigé 53.700.000 roubles pour ces quatre ans ; dans cette rubrique entrent l'industrie des pêcheries, le caviar etc. L'on n'ignore point que l'industrie du poisson est l'une des principales dans la vie économique de l'Azerbaïdjan. Or M. Rahmanov constate un effondrement complet de cette précieuse industrie. Et ce pays qui avant l'arrivée des bolcheviks, exportait pour 10 millions de roubles de produits de la pêche fournit à peine aujourd'hui le nécessaire au marché intérieur.

A cette catégorie d'industrie viennent s'ajouter les produits laitiers, le beurre et aussi les fabriques de savon. L'industrie consacrée à l'épuration du coton existait sur un plan « très réduit », déclare le rapporteur, nous

avons développé cette industrie et l'avons intensifiée. Ainsi l'année 1934-1935 doit, en Azerbaïdjan, fournir 150.000 tonnes de coton épuré ; toutefois, prenant en considération les expériences précédentes, nous ne pouvons compter sur ce chiffre. En Azerbaïdjan, les coopératives sont constituées par l'industrie des pêcheries, du bois et des tapis. Exception faite de l'industrie des pêcheries, rien ou à peu près n'a été dit de l'industrie des tapis, sinon que cette industrie se trouve dans les mains des ennemis du pouvoir soviétique.

Pour ce qui est de l'agriculture, il apparaît qu'en l'année 1935, l'Azerbaïdjan comptait 3.373 kolkhoz avec 213.208 hect. de terre cultivable, ce qui constitue les 56,3 % de l'ensemble des terres arables d'Azerbaïdjan ; il reste donc 43,7 % de terres non soumises à l'organisation des kolkhoz.

Les économies nationales portant le nom de sovkhos s'élèvent à environ 120.

L'Azerbaïdjan compte 40 stations de tracteurs avec 1.500 tracteurs.

Les produits que fournit la terre en Azerbaïdjan sont assez variés ; à signaler, le blé, le coton, l'avoine, le riz, le tabac, les raisins et divers arbres fruitiers. En outre des essais sont tentés pour acclimater en Azerbaïdjan des produits de pays chauds.

M. Rahmanov ne dit pas qu'on sème le coton en Azerbaïdjan, au détriment du blé et que l'industrie de la soie et la production des cocons sont à ce point tombées qu'elles nécessitent un appui spécial pour continuer à traîner leur existence misérable.

Passant à la question des voies de communication, M. Rahmanov constate que les chemins de fer d'Azerbaïdjan n'arrivent point à remplir la tâche qui leur est assignée ; il rappelle en



même temps que la ligne Bakou — Djoulfa qui se construit depuis quinze ans et dont l'importance pour l'industrie cotonnière d'Azerbaïdjan est considérable « n'est pas encore malheureusement terminée ». La construction de ce chemin de fer a coûté jusqu'à présent 10.340.000 roubles, or la ligne n'est construite que jusqu'à Mendjivan. La longueur de cette ligne étant de 330 à 340 kil., il reste encore 120 ou 126 kil. à construire. Et M. Rahmanov entraîné par son rapport parle du rôle extrêmement important de cette ligne en ces termes : « Si cette ligne venait à être terminée, le Mougan, le Karabagh et le Nakhitchévan deviendraient un paradis ». Le naïf rapporteur ne comprend pas que c'est justement ce que ne veulent point les Russes qui s'obstinent à ne point terminer cette voie de chemins de fer.

Touchant à la question de la flotte, entièrement dans la main des Russes, M. Rahmanov se borne à constater qu'en 1934 cette flotte a emporté en Russie 14 millions de tonnes de naphte.

Pour ce qui est du budget, M. Rahmanov a jugé bon de critiquer le Gouvernement national d'Azerbaïdjan. Le budget en 1934 s'est exprimé par 105 millions de roubles, en 4 années il a été dépensé pour les besoins sociaux 412 millions de roubles et pour les besoins de l'industrie — 269 millions de roubles.

De même que M. Baguinov, rapporteur de l'an dernier M. Rahmanov rappelle qu'au temps du Gouvernement national, le budget atteignait 135 millions de roubles sur lesquels, 60 millions furent donnés aux industriels du naphte de Bakou, 30 millions au commandement anglais et seuls les 50 millions restants, c'est-à-dire les 29 % de l'ensemble furent dépensés pour les besoins de l'Azerbaïdjan et notamment,

pour l'entretien de la police, de la gendarmerie, etc.

A cela nous pouvons répéter ce que nous avons dit l'année dernière, que 60 millions furent versés pour le naphte lequel constituait la propriété du Gouvernement d'Azerbaïdjan, alors que le naphte d'aujourd'hui est livré gratuitement, sans contrôle aucun à la Russie. M. Rahmanov ne peut même pas recevoir cette somme des impôts de la ville ; il ne dit pas non plus que ce naphte jeté par les bolcheviks sur le marché international est un produit de chantage politique. Et puis est-il possible de faire le moindre rapprochement entre les troupes anglaises qui séjournèrent quelques mois à peine en Azerbaïdjan et les bolcheviks qui, des années durant, après avoir détruit notre étatisme, exterminé nos compatriotes, prétendument gênants, ont déporté nos intellectuels en Sibérie ou aux îles Solovki, ruinant et saccageant le pays. Tel est le bilan du régime de Ramhanov.

Le rapport de M. Rahmanov étant principalement consacré aux questions économiques et culturelles du pays nous analyserons cette partie du rapport.



Traitant des questions de l'hygiène et de la santé publique M. Rahmanov, dans son rapport, prétend que « beaucoup de choses ont été faites » dans ce domaine. L'an dernier au XII<sup>e</sup> Congrès du parti communiste d'Azerbaïdjan, le commissaire à l'hygiène Kadyrli déclara que dans nombre de localités d'Azerbaïdjan, 80 % de la population souffre de la malaria ; « pour combattre ce fléau nous ne disposons que de 107 travailleurs, nous manquons de quinine et d'autres médicaments. Il faut assécher les marais non seulement dans la région de la Koura,

mais encore au nord à Houdat et à Hatchmas ; dans les villages, il n'a pas encore été possible de commencer la construction d'infirmiers. Depuis plusieurs années déjà, quatre hôpitaux sont en voie de construction, mais jusqu'à présent aucun d'eux n'est terminé. Personne ne prête attention à une question d'une telle importance. L'Azerbaïdjan a besoin de 1.092 médecins, alors que dans tout le pays l'on ne compte que 533 docteurs » (*Bakinski Rabotchi* du 13-1-1934). Loin de nier ces déclarations de l'an dernier M. Rahmanov se contenta de les confirmer, d'autant plus que les membres du Congrès se prononcèrent dans le même sens que le commissaire Kadyrli.

M. Rahmanov crut toutefois devoir ajouter que certains éléments sabotent le travail dans ce domaine ; mais il convint avec M. Kadyrli que le personnel médical était insuffisant.

L'Instruction publique occupe une large place dans le rapport de M. Rahmanov qui ne manqua pas de faire allusion à l'ancien Gouvernement national d'Azerbaïdjan lequel, selon M. Rahmanov ne connaissait d'autres éléments que les Turks. Le rapporteur réfute l'existence de tendances nationalistes parmi le personnel enseignant ; il souligne qu'en Azerbaïdjan, l'enseignement se fait en 14 langues : en turk, en arménien, en talych, en tate, etc., c'est pourquoi l'existence d'une langue commune, d'une langue qu'il faut apprendre est nécessaire, « aussi faut-il rejeter ceux qui en sont les adversaires ». Nous estimons que l'école en Azerbaïdjan est, pour le moment un puissant outil de russification et que la lutte que mènent les instituteurs nationalistes est un facteur d'importance pour nous.

M. Rahmanov estime que 78 % de la population est parfaitement lettrée ;

tel n'est pas l'avis du commissaire à l'Instruction publique Mahmoud Agaev qui brossa un tableau des plus sombres de la lutte engagée contre l'analphabétisme ; il signale avant tout le manque de locaux pour écoles, les anciennes écoles tombant en ruines, la pénurie des livres et manuels, du papier, des plumes, la surveillance défectueuse de l'hygiène des enfants, de leur nourriture et enfin l'absence de toute éducation hors de l'école.

Selon M. Rahmanov, les écoles supérieures sont aujourd'hui plus nombreuses ; ont été ouverts les établissements suivants : l'Université d'Etat d'Azerbaïdjan, l'Institut pédagogique supérieur d'Azerbaïdjan, l'Institut de médecine supérieur d'Azerbaïdjan et quelques autres écoles techniques. M. Rahmanov oublie que toutes ces écoles étaient déjà ouvertes en 1919, au temps du Gouvernement national d'Azerbaïdjan et il oublie d'ajouter que toutes ont été russifiées par les bolcheviks. Au cours des travaux du 12<sup>e</sup> Congrès du parti communiste M. Baguirov annonça que les protestations des professeurs contre cette russification d'écoles avaient cessé. La *Zaria Vostoka* (21-10-34) reproduit d'autre part une lettre écrite par un groupe d'étudiants qui se plaint de l'absence de livres pour leurs études ; dans ces écoles supérieures, on ne compte que 25 % d'étudiants azerbaïdjanais ; les autres 75 % sont étrangers et font leurs études au compte d'un pays turk que des « savants », genre Elpatievski considèrent comme appartenant à une race inférieure.

M. Rahmanov insista chaleureusement sur le rôle culturel que joue la section transcaucasienne de l'Académie des Sciences de Russie (Azozfan). Quel est donc son rôle ? Si l'on examine son activité depuis sa fondation en



toute impartialité, nous voyons que cette organisation est plutôt politique et militaire que scientifique. Les « savants » qui en font partie, ayant parcouru en tous sens l'Azerbaïdjan y découvrent de nouvelles nationalités pour lesquelles on s'empresse de composer un alphabet, une grammaire, une littérature. Dans le même temps, sondant les sous-sols azerbaïdjaniens, ils découvrent de nouvelles richesses dont ils avisent Moscou, tout en ne négligeant point de signaler les points stratégiques du pays. Aussi, dans cette organisation de l'Azozfan » nous ne voyons rien de scientifique.

La littérature, déclare M. Rahmanov s'est rangée du côté de la plate-forme soviétique et il appuie son argumentation sur les travaux de Djafar Djabarli. Mais en ceci, les bolcheviks n'ont rien créé de nouveau ; ils n'ont fait qu'adopter l'ancienne littérature et l'on sait à combien de difficultés se sont heurtés les jeunes écrivains. Jusqu'à ce jour, l'on chercherait en vain un écrivain soviétique authentique ; les bolcheviks n'ont pu le créer et ils ne le créeront point. Les « poètes prolétariens » sortis des « komsomols » (jeunesses communistes) avec leurs « oeuvres » ne peuvent être comparés qu'aux laquais du régime soviétique. La véritable littérature ne doit exprimer que les sentiments nationaux, les sensations du peuple, aussi l'écrivain honnête, fier de sa dignité ne travaillera jamais sur une plate-forme soviétique. M. Rahmanov rappelle que « les portes sont ouvertes à tous ceux qui, comme Djabarli, acceptent la plate-forme soviétique » et cette plate-forme « doit marcher dans le sillon de l'Internationalisme ».

« Doit » ! conséquemment elle ne marche pas... Et M. Rahmanov d'ajouter : « L'Azerbaïdjan est apparu com-

me un pays très nationaliste ». Comment se fait-il que M. Rahmanov introduit l'internationalisme dans la littérature ? En voici l'explication :

« La langue russe étant la langue de la révolution d'octobre sera plus compréhensible, plus accessible à la population de l'Azerbaïdjan que les différentes langues parlées dans le pays, telles que le turk, l'arménien, le talych, le tate, le lezghé ; c'est pourquoi tout doit être tenté pour aboutir ».

Mais les Azerbaïdjaniens connaissent parfaitement la valeur de leur langue ; ils savent que la langue russe leur est étrangère et qu'elle ne se maintient que par la force des baïonnettes ; tous comprennent qu'il n'est qu'un seul moyen de s'en défaire — l'indépendance ; dès lors, les Russes abandonnant l'Azerbaïdjan, leur langue les suivra pour disparaître à tout jamais.

Les craintes qu'éprouve M. Rahmanov, ses attaques contre la langue azéri témoignent de la force de cette langue.

Comme d'habitude, M. Rahmanov vitupéra contre le « moussavatism » ; il dit : « nous avons lutté de toutes nos forces contre lui », et il souligne la lutte soutenue par le parti communiste. Mais il ne faut pas oublier que le parti communiste à Bakou est presque entièrement formé de Russes, aussi, l'on conçoit aisément quelle forme peut prendre sa dictature à l'égard des paysans d'Azerbaïdjan, entièrement composés de Turcs. Cet élément à tendances nettement nationalistes est en lutte perpétuelle contre le prolétariat de Bakou et, comme le parti moussavat défend ces mêmes principes, il est clair que c'est contre lui que les Soviets dirigent leurs attaques.

M. Rahmanov demande que le paysannat soit amené à adhérer à cette

plate-forme internationale (par là, il faut entendre russe). Mais nous savons que le paysan turk se prépare à une lutte sans merci contre ce prolétariat russe qui continue la politique colonisatrice et russificatrice du régime tsariste, contre ce prolétariat russe qui attende à la vie, à la propriété, à

la nationalité, à la liberté, à l'indépendance de l'Azerbaïdjan.

Pour conclure, nous dirons que la paix, la véritable paix régnera dans cette région de la terre, le jour seulement où les Russes évacueront l'Azerbaïdjan. Tant que cet acte n'aura pas été réalisé, la lutte continuera.

M. B.

## A G e n è v e

### DEUX MANIFESTATIONS IMPORTANTES EN FAVEUR DE LA GEORGIE

En présence de la confusion générale et devant le désarroi complet dans lequel l'Europe est plongée, le Comité International pour la Géorgie dont le siège est, on le sait, à Genève et qui est présidé par le distingué député au Conseil des Etats de la Confédération Suisse, M. Albert Malche, a tenu à marquer nettement sa position dans la question brûlante qu'est le problème géorgien. Cet acte s'imposait au Comité dans ce centre international, au siège de la Société des Nations, surtout après l'admission au sein de celle-ci de l'Union Soviétique.

A cet effet, le Comité a choisi la fête nationale géorgienne, notamment l'anniversaire de la déclaration de l'indépendance de la Géorgie. Toutefois, il a dû différer légèrement la date par des considérations d'ordre purement technique. Ainsi, au lieu du 26 qui tombait sur un dimanche, peu commode pour la manifestation, il a organisé, le 28 mai, à l'Hôtel de la Métropole, une soirée. Des discours émouvants y ont

été prononcés par plusieurs personnalités, notamment par le président A. Malche, le vice-président Edgar Milhaud, M. Jean Martin, directeur du *Journal de Genève* et par le représentant de la Géorgie à Genève, K. Chavichvily. Dans la partie artistique de cette soirée, les chants populaires et la danse nationale géorgiens ont été très appréciés par toute l'assistance.

Mais le Comité a fait plus encore : il est entrée en rapport avec le Comité du Cercle de la Presse et lui a suggéré l'idée de saisir l'occasion qui s'offrait pour entendre les chants populaires accompagnés de la danse classique géorgienne. Ce dernier a accepté la suggestion et a donné, le 29 mai, à l'Hôtel Touring-Balance, un dîner en l'honneur de la Géorgie. Des discours émouvants furent prononcés par M. Jean Martin auquel M. Droin, nouveau président du Cercle de la Presse, offrit aimablement sa place en cette circonstance ; par M. Albert Malche, en sa qualité de président du Comité international de la Géorgie, par M. Chavichvily en sa qualité de représentant de ce pays. On a entendu aussi l'allocation de M. Batkowski, allocution

spontanée et particulièrement chevaleresque qui caractérise le Polonais. La soirée se termina par l'audition des chants et de la danse géorgiens qui furent de nouveau l'objet d'une admiration unanime. Du reste, nous aurons le plaisir de donner ci-après quelques détails intéressants de ces deux soirées, détails que nous devons à l'obligeance de deux témoins de cette manifestation.

#### A L'HOTEL DE LA METROPOLE

La cérémonie présidée par M. le Professeur Malche, député au Conseil des Etats, Président du Comité International pour la Géorgie a débuté par le chant de l'hymne national géorgien, chanté par un groupe de Géorgiens en costume national. Le Président Malche a ensuite indiqué le cadre de cette cérémonie. Le but des amis de la Géorgie, dans les circonstances présentes, est d'entretenir cette flamme, de la maintenir, quitte à la faire briller plus haut, lorsque les circonstances le permettent. Il a remercié toutes les personnalités présentes, et a tenu à saluer tout particulièrement la présence du distingué Secrétaire Général de l'Union Internationale des Associations pour la Société des Nations qui, avec toute la discrétion que lui dicte sa position, a toujours su montrer son active sympathie pour la cause géorgienne et de M. Kraft-Bonnard, prés. de la Ligue Internationale Philarménienne. M. Malche relève également la présence de M. Combe et lui exprime sa gratitude pour avoir bien voulu, à maintes reprises, s'associer aux amis du peuple géorgien et leur prêter son précieux appui.

M. Jean Martin, au moment où les artistes géorgiens vont chanter les chants et danser les danses de leur pays, souligne le degré de perfection

atteint par l'art populaire d'un pays, le plus sûr témoignage de sa culture et de sa conscience nationale. M. Malche donne ensuite la parole à M. le Professeur Milhaud, le grand défenseur de la cause de tous les opprimés. En des termes d'une très grande élévation de pensée, le professeur Milhaud dit son émotion de se retrouver après tant d'années dans ce milieu ardent, au courage inlassable, qu'est le milieu géorgien et des amis de la Géorgie. Il évoque les grandes figures géorgiennes, il dit son admiration pour ces hommes dont le désintéressement absolu a toujours fait sur lui la plus grande impression.

Parlant de la grande iniquité que fut l'envahissement de la Géorgie, il dit que c'est maintenant avec le recul des temps que tous les hommes de bonne volonté s'aperçoivent des répercussions de cette première violation du droit. Cette première brèche à la muraille a été l'ouverture par laquelle ont passé depuis toutes les violations successives. Il appartient à tous les partisans de la justice et de la paix, à tous ceux qui veulent sauver la primauté de l'esprit sur la force brutale, de s'unir au-dessus de toutes les autres considérations, pour défendre ces idées qui sont à la base de notre civilisation.

C'est de cette réaction de l'esprit contre la violence que la Géorgie doit espérer des jours nouveaux.

M. Chavichvily remercie, en termes émus, l'assistance, en particulier les orateurs « dont les paroles vont directement au coeur du peuple géorgien. » — Dr. B.

#### AU CECLE DE LA PRESSE

La Géorgie, si éloignée qu'elle soit de la Suisse, compte néanmoins de nombreux amis dans ce pays, en particuliers, à Genève. Aussi, le 29 mai, le

Cercle de la Presse à Genève, avait donné un dîner en l'honneur de la Géorgie, servi dans les Salons de l'Hôtel Touring et Balance, dîner qui a réuni de nombreux convives aussi bien des personnalités genevoises, telles que M. Jean Martin, directeur du *Journal de Genève* et M. Albert Malche, Président du Comité International pour la Géorgie, que des Membres d'organisation internationale tels que M. H. Golay, secrétaire général du Bureau International de la Paix.

Outre MM. Malche et Jean Martin, on voyait à la table d'honneur : Mme Jean Martin, une jeune princesse géorgienne, Mlle Bagration ; le professeur Edgar Milhaud ; Chavichvily, représentant de la Géorgie ; M. Droin, président du Cercle de la Presse ; et M. H. Golay, secrétaire général du Bureau International de la Paix.

La soirée débuta par l'hymne national géorgien, expressif et grave. M. Jean Martin, ancien président du Comité International pour la Géorgie, souhaita la bienvenue aux Géorgiens présents et à leurs amis, puis il évoqua maints souvenirs de son voyage au Caucase dont il était revenu plein d'admiration pour la Géorgie et son vaillant peuple, hélas ! aujourd'hui sous la domination étrangère ; il avait été frappé entre autres de voir combien le sentiment de l'art était développé chez les Géorgiens. La réunion permit, en effet, à tous ceux qui eurent le privilège d'y assister d'apprécier la beauté des chants et des danses de Géorgie.

M. Malche, président du Comité International pour la Géorgie prononça ensuite un fort beau discours ; en des termes éloquentes, il assura que les Géorgiens présents sont émus de la sympathie qu'éprouvent pour leur pays tout ceux qui ont à coeur l'indépendance de leur nation. Il rappela les efforts

des Suisses qui, eux aussi, eurent à lutter pour devenir et pour rester libres. Les Géorgiens exilés qui, courageusement, gardent l'espoir de recouvrer leur indépendance et qui, malgré les circonstances luttent pour cet idéal, accomplissent une noble tâche qui, tôt ou tard portera ses fruits.

M. Batkowski, membre polonais du Cercle, confirma cet espoir en citant comme exemple la Pologne. Avant la guerre, les Polonais, comme aujourd'hui les Géorgiens, désiraient ardemment la libération de leur pays. Ils étaient cependant loin de se douter que leurs voeux allaient être si vite réalisés.

M. Chavichvily prit enfin la parole. Il déclara que le Gouvernement géorgien était en exil, mais qu'il demeurerait pour le peuple géorgien le seul vrai gouvernement, car le peuple l'avait choisi librement et qu'il était en exil contre le gré de ce peuple. En effet, en dépit de la reconnaissance de l'Indépendance de la Géorgie par toutes les puissances et par le Gouvernement soviétique lui-même, et en dépit de tous les traités, l'U.R.S.S. envahissait la Géorgie dont elle convoitait les richesses naturelles. Les Géorgiens ne purent résister à la violence de la grande puissance voisine. Les membres du Gouvernement géorgien durent s'exiler, mais ils n'ont pas voulu abandonner le mandat que le peuple géorgien leur a confié. M. Chavichvily remercie avec émotion les orateurs pour leurs témoignages de sympathie et les paroles réconfortantes prononcées à l'égard de son pays. On adressa ensuite une lettre de félicitations à M. Jordania, le courageux président du Gouvernement géorgien.

Grâce au groupe de chanteurs et danseurs géorgiens que M. Chavichvily avait fait venir tout exprès de Fran-

ce, cette soirée fut des plus intéressantes au point de vue art et folklore. Ces chanteurs, MM. Baktadzé, Tchoubinidzé, Alania et Takaichvily étaient revêtus du costume national : blouse blanche, tunique de velours à encolure bordée de fourrure, pantalons courts et bouffants : ils exécutèrent, sous la direction de M. Chénguelia, des mélodies populaires remarquables par leur vigueur et d'une riche poliphonie. Chantés avec gravité, ces chœurs, expression de l'âme géorgienne, avaient quelque chose d'émouvant, les deux danseurs, Mlle Gomarthéli, fort gracieuse dans ses longs voiles verts retenus au front par un diadème et M. Guedevanichvily en un sobre costume noir et blanc furent admirés de tous.

Ils exécutèrent des danses ravissantes et fort originales. Le jeu vif et ardent de M. Guedevanichvily s'opposait heureusement à la légèreté et à la grâce délicate de Mlle Gomarthéli. De ces danses véritablement artistiques, se dégageait une impression de noblesse et de distinction. Ce qu'il y avait de surprenant dans ces manifestations d'art national géorgien, c'était précisément cette harmonie, cet heureux accord de la vigueur et de l'élégance.

Tous les participants garderont de cette soirée un excellent souvenir, ils espèrent de tout coeur que les Géorgiens, si sympathiques, puissent bientôt fêter l'anniversaire de leur indépendance sur le sol même de leur Patrie. — M. A.

## Armée ukrainienne

(Suite)

LA RETRAITE VERS ZYTOMIR. — LA RENCONTRE AVEC LES LEGIONNAIRES TCHEQUES. — Le COMBAT POUR LA STATION DE KOROUSTENE. — LES POURPARLERS A BREST-LITOVSK. — L'ARMÉE ALLEMANDE MARCHE SUR L'UKRAINE. — LA REPRISE DE KIEV.

Dans la nuit du 8 janvier, presque toutes les forces ukrainiennes qui défendaient Kiev se concentrèrent à Sviatochino. « Les cosaques libres » continuaient encore dans la nuit du 8 au 9 janvier la lutte à Kiev même et c'est ce qui explique que le commandement russe n'apprit que le 9 janvier que le gros des détachements ukrainiens avait quitté Kiev. Le même jour, vers midi, quelques autos blindées rouges s'approchèrent en reconnaissance de Sviatochine, mais elles durent reculer sous le feu nourri de nos mitrailleuses.

Pour réorganiser ces unités ukrainiennes on décida de les diviser en deux groupes aux environs de Sviatochine. Le premier groupe comprenait le détachement du général Prissofsky, lequel fut transformé plus tard en division des Zaporogues, l'autre groupe comprenait le Kich des Haïdamaks et autres détachements. Ces deux groupes devaient former deux divisions. Cette réorganisation nécessita près de 5 jours, et l'ataman Simon Petlura en plein accord avec le ministre de la guerre décida de reculer dans la région de Zytomir où ces deux divi-

sions devaient se compléter par des recrues et se ravitailler en munitions.

La marche vers Zytomir se passa sans difficulté, si on en excepte les engagements insignifiants avec les bandes communistes locales.

A l'époque se trouvaient concentrés à Zytomir les légionnaires tchèques qui avaient été formés au sein de l'armée russe. A Zytomir et dans ses environs se trouvaient des dépôts importants de munitions, de provisions et de matériel de guerre en général ; aussi les légionnaires tchèques furent-ils très bien équipés et armés. Ils étaient bien disciplinés, bien nourris et ne ressemblaient point aux habituels prisonniers de guerre. Leur attitude envers la population était correcte. On sentait que la base de leur organisation était le sentiment national.

L'auteur de ces lignes, comme chef d'étot-major du Kich des Haïdamaks, eut des entretiens avec eux afin de connaître l'attitude qu'ils allaient prendre vis-à-vis de l'armée ukrainienne et pour savoir s'ils pouvaient nous aider dans la lutte contre les rouges. Leur réponse fut nette : l'attitude envers nous était tout à fait loyale, mais il ne fallait pas compter sur leur appui dans notre lutte. Cette réponse nous causa beaucoup de peine, mais il fallait compter avec cette décision. Le commandement ukrainien à son tour donna l'ordre d'éviter tout conflit avec les Tchèques et de ne pas entreprendre aucune action contre eux, du moment qu'ils s'engageaient à garder une neutralité complète. Il faut dire que les tchèques tinrent leur promesse et qu'ils observèrent une stricte neutralité.

Pendant ce temps les événements au front se développaient de la façon suivante. Sur la chaussée de Kiev vers Zytomir avançaient les détachements

des rouges, mais nos unités parvenaient à les repousser facilement. La situation cependant était pire sur la ligne de chemin de fer Kiev-Sarny. Plusieurs trains bondés de communistes ayant pour se couvrir quelques trains blindés, s'avançaient vers la station de Korostène. Les ouvriers de cette station, en masse d'origine russe, en majorité occupèrent cette station et coupèrent ainsi le chemin vers la base de l'armée ukrainienne, vers la station de Sarny.

La situation stratégique de l'armée ukrainienne devenait de plus en plus tragique : à l'arrière, sur la ligne Rivne-Berdytchiv-Kaziatine, se trouvaient les unités de l'armée russe qui s'étaient prononcées pour les communistes, tandis que de front avançaient les rouges. L'armée ukrainienne se trouvait ainsi prise entre deux feux.

Pour se réserver la base principale en arrière — Zytomir-Korostène-Sarny-Rivno — l'ataman Petlura désigna la ligne de front Zytomir-Korostène. A cet effet le détachement du général Prissofsky restait en garnison à Zytomir, tandis que les Haïdamaks et les Sitchovi Striltzi, après avoir pris la station de Korostène devaient garder la direction de Sarny. Comme avant-garde pour la reprise de Korostène on fit avancer les Sitchovi Striltzi.

Après des combats assez sérieux, les Sitchovi Striltzi s'emparèrent de Korostène et les Haïdamaks se dirigèrent vers la station d'Olevsk, où ils restèrent en réserve. Telle était la situation de l'armée ukrainienne au milieu du mois de février 1918.

Ce regroupement terminé, le commandement ukrainien décida de s'appuyer sur Rivno où se trouvaient d'immenses dépôts du matériel de guerre que gardaient les autorités ukrainiennes soutenues par un détachement mi-

litaire. Un détachement d'infanterie fut dirigé sur Rivno, mais grande fut la surprise du commandement ukrainien quand il apprit que Rivno était déjà occupée par une division allemande. Les avions allemands évoluaient également au-dessus de Sarny. L'apparition des Allemands à Rivno était complètement inattendue pour le commandement ukrainien. Le mouvement de notre infanterie sur Rivno fut arrêté. Le lendemain la nouvelle arrivait que par Rivno, dans la direction de Zytomir-Berdytchiv, un régiment de cavalerie et un corps d'infanterie allemande venaient de passer. L'on apprenait successivement que de nouvelles unités se dirigeaient vers l'est. Le chef de la garnison ukrainienne à Rivno s'informa des intentions et du but de l'armée allemande. Il lui fut répondu que les Allemands avaient des « intentions pacifiques ». L'apparition des armées allemandes sur le territoire ukrainien était inattendue ; le commandement ukrainien lui-même n'en avait pas été informé.

Entre temps, une conférence à laquelle prenaient part les représentants des Puissances Centrales, de la Moscovie bolcheviste et de l'Ukraine se réunissait à Brest-Litovsk.

Au mois de novembre 1917 le gouvernement des Soviets concluait un armistice avec les Puissances Centrales. A la même époque la France et l'Angleterre reconnaissaient de fait l'Etat indépendant ukrainien ; leurs représentants officiels, le général Tabouis et sir Picton-Bagge séjournaient à Kiev. Malheureusement à cette époque critique pour l'Ukraine, les Puissances de l'Entente, malgré l'attitude bienveillante envers l'Ukraine de leurs représentants, ne firent rien pour porter secours à ce malheureux pays. De ce fait la position des milieux modérés

ukrainiens se trouva sensiblement affaiblie. Le pouvoir passa dans les mains des partis extrême-gauche, parmi lesquels une tendance très forte se dessina ; il s'agissait de finir la guerre et de conclure la paix avec les Puissances Centrales. Cette tendance provoqua la démission de Simon Petlura et du ministre des affaires étrangères Alexandre Choulguine. Le gouvernement ukrainien de Goloubovitch (très à gauche) se trouvant en difficulté fut forcé d'envoyer une délégation à Brest-Litovsk. La délégation partit de Kiev le 22 décembre 1917 ; elle prit part à la conclusion du traité de paix, les bolcheviks spéculant sur le compte de l'Ukraine avaient pris soin d'adjoindre à leur délégation quelques représentants soi-disant de l'Ukraine Soviétique tels que Medvediev et Chakhraï.

La délégation ukrainienne fut mise dans l'alternative, soit de conclure la paix avec les Puissances centrales qui reconnaissaient l'indépendance de l'Ukraine et qui étaient disposées à donner un appui militaire contre les communistes de Moscou, soit de se rallier du côté des bolchéviks qui, eux, ne reconnaissaient pas à l'Ukraine le droit de vivre séparément et qui portaient en Ukraine l'anarchie et le chaos au bout de leurs baïonnettes.

La délégation choisit la première solution, et le traité entre l'Ukraine et les Puissances Centrales fut signé le 26 février ; d'après ce traité, les Puissances Centrales reconnaissaient l'indépendance de l'Ukraine dans ses limites ethnographiques et s'engageaient à libérer l'Ukraine des armées bolchevistes. De son côté le gouvernement ukrainien s'engageait à livrer une quantité assez importante de matières premières et surtout de blé.

Le traité fut signé dans la nuit du

26 au 27 février 1918, mais déjà dès le 21 février, l'armée allemande se ruait sur l'Ukraine. Le gouvernement ukrainien ainsi que le commandement ukrainien se trouvèrent devant un fait accompli : l'armée allemande d'abord, l'armée autrichienne ensuite envahirent les champs ukrainiens, cette terre noire la plus fertile de l'Europe.

L'ataman Simon Petlura et le gouvernement ukrainien comprirent que l'avance de l'armée austro-hongroise en Ukraine est le résultat de nécessités impératives vitales de l'Allemagne et de l'Autriche et que cette avance n'a rien de commun avec les tendances libératrices du peuple ukrainien. L'ataman Petlura ne voulait à aucun prix avoir un contact quelconque avec les armées austro-allemandes ; il donna donc l'ordre à toutes les unités militaires ukrainiennes d'entreprendre immédiatement l'offensive avec pour but principal la reprise de Kiev, capitale de l'Ukraine.

A ce moment, le détachement ukrainien qui occupait Zytomir était aux prises avec les rouges. Du côté de Kiev, l'armée rouge soutenue par les détachements russes disloqués dans la région de Berdytchiv et démoralisés complètement par la propagande bolcheviste, attaquait Zytomir du côté Est et Ouest. Le détachement ukrainien du général Prissofsky repoussa non seulement toutes les attaques, mais les écrasa entièrement.

La division tchèque comprenant près de 10.000 baïonnettes qui se trouvait à Zytomir gardait la « neutralité », mais elle suivait avec attention toutes les péripéties de la lutte.

La direction principale de l'offensive ukrainienne était marquée par la ligne du chemin de fer : Sarny-Korostène-Kiev. Malgré leur suprématie numérique, les forces bolchévistes furent

écrasées et les Ukrainiens reprirent Kiev le 1<sup>er</sup> mars 1918. Peu de temps après, du côté de Kuziatine arrivait à Kiev le premier train, bondé de soldats allemands. Les tchèques, sans livrer la bataille, se retirèrent de Zytomir et, passant par Kiev, se dirigèrent vers l'Est.

A Kiev même une atmosphère très tendue ne tarda pas à se créer ; deux pouvoirs en effet se trouvèrent en présence : un pouvoir ukrainien et un pouvoir allemand.

La situation du gouvernement ukrainien et du pouvoir militaire était assez confuse. Les unités ukrainiennes étaient toujours prêtes à intervenir contre toute éventualité ne sachant au juste l'attitude, bien que correcte au début, du commandement allemand. Il fallait que la situation et les rapports communs s'éclaircissent. Deux jours après l'arrivée des Allemands à Kiev, la ville comptait déjà près de deux divisions d'infanterie allemande et un régiment de cavalerie. La plus grande partie des troupes allemandes traversa le Dniepre et se lança à la poursuite de l'armée rouge ; le reste s'installa à Kiev pour y tenir garnison. Il faut reconnaître qu'au début les armées allemandes observèrent une attitude loyale et correcte envers la population ukrainienne. Le commandement allemand ne s'immisçait point dans la vie intérieure ; il déclara même que l'armée allemande n'était pas venue en Ukraine en ennemie, bien au contraire, qu'elle voulait aider le peuple ukrainien à rétablir l'ordre. Ces déclarations rassurèrent quelque peu la population ; après l'arrivée à Kiev du gouvernement ukrainien et après les pourparlers qui suivirent avec le Commandement allemand, très loyal envers l'armée ukrainienne, une divi-

sion ukrainienne composée de 4 régiments d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de quelques batteries, quitta Kiev pour Poltava où elle recommença ses opérations contre les rouges. L'apparition de la division ukrainienne au front provoqua un enthousiasme exceptionnel parmi la population. Au cours de sa marche des milliers de volontaires complétaient ses rangs, si bien qu'il fallut bientôt réorganiser cette unité. On en constitua un corps qui prit le nom de corps des Zaporogues, lequel comprenait deux divisions, soit près de 20.000 hommes.

Pendant le premier séjour des communistes en Ukraine, le peuple ukrainien eut l'occasion de se convaincre des beautés du « paradis du socialisme » ainsi que les Soviets le proclamaient partout : à Kiev même, plus de 5.000 officiers désireux de garder la neutralité furent fusillés par la Tchéka. Les vols, la brutalité, la violation des femmes, les assassinats des vieillards et des enfants, le mépris du sentiment national, voilà ce que les communistes apportaient en

Ukraine. La population comprit que seule une autorité nationale peut et doit résoudre tous les problèmes, en premier lieu, le problème agraire. La propagande bolchéviste qui tout d'abord avait hypnotisé les masses populaires allait se briser contre le bon sens du laboureur ukrainien qui sentait qu'il faut rejeter tout ce qui heurte ses habitudes, ses moeurs, qui détruit sa famille, sa religion, sa propriété.

Les éléments actifs de la population s'organisèrent en détachement de partisans et menèrent une lutte sans merci contre les communistes. Ce mouvement était si fort qu'on ne put ni le canaliser, ni l'organiser à temps et c'est la raison pour laquelle il n'eut pas le succès désiré.

Cependant, l'armée ukrainienne, devenue maintenant assez puissante, appuyée par les détachements de partisans et par l'armée allemande, infligeait des pertes à l'armée rouge, alors en pleine déroute.

*Général Udoviczenko.*

(à suivre.)

## Journée de fête de la nation finnoise

Cette année le peuple finlandais ou plus exactement Suomi, comme ils se désignent eux-mêmes, fête le centenaire de la première édition du « Kalevala ».

Nous insistons sur cette fête, non seulement comme se rapportant à une œuvre des plus marquantes de l'épopée populaire, œuvre qui a pris place en tant que trésor inestimable dans le fonds culturel de l'humanité, non seu-

lement parce que la Finlande, hier encore, partageait avec nous tout le fardeau de l'esclavage, mais aussi parce que, à l'heure actuelle des centaines de milliers de Finno-Suomis gémissent sous le joug abhorré de l'ennemi commun. Ensemble, tous ces peuples, rivaux aux mêmes chaînes d'esclavage mènent une lutte acharnée pour leur liberté, pour leur indépendance. Dans cet étroit contact le peuple Suomi

s'inspire, dans sa lutte contre l'ennemi de toujours, de l'héroïque épopée du « Kalevala ».

Le « Kalevala » et les « runes » finnoises en général ont attiré depuis longtemps l'attention du monde savant. A partir du XVII<sup>e</sup> siècle les savants qui se sont occupés de l'épopée populaire lui ont assigné une place entre l'ancienne épopée grecque avec ses éléments et ses divinités et l'épopée postérieure toute d'héroïsme ainsi que les ballades du moyen âge.

L'épopée finnoise — c'est la poésie des éléments intimement liée à la poésie héroïque et coutumière ; elle crée le lien qui unit l'élément au héros, mais elle ne personnifie pas les éléments comme l'ont fait les Grecs, elle leur donne un aspect humain tout en leur conservant leur nature d'éléments qui, de toute évidence, sont étrangers à la morale humaine. Telle par exemple la divinité morale, entièrement séparée ici d'avec celle des éléments Hiissi, le dieu du mal exclusivement qui ne s'allie avec aucun élément ; Il-tamar, la mère des eaux, force des éléments ne disposant ni du bien ni du mal, mais dont le fils, Kalevala (Väinämöinen) est déjà un élément personnifié, possédant des qualités morales.

Le Kalevala se chante, mais cette chanson est conjuratrice, elle donne une importance considérable à la parole humaine, susceptible de créer ou de détruire, selon son bon vouloir, du seul effet de ses sons. De là l'intérêt qui s'attache à l'homme en tant que maître tout-puissant de la nature. Et cela est d'autant plus remarquable que la nature majestueuse et rebelle du « pays des lacs et des rivières », le *Finenland*, doit entièrement se substituer à l'homme qui disparaît, alors qu'en réalité, le sentiment constant de

sa faiblesse a créé cette fantaisie, ce rêve du Finnois où ses héros sont devenus les seigneurs de la nature, tout comme le fils du désert construit dans son imagination de magnifiques palais qui étonnent par leur munificence. D'après le Kalevala, l'homme est tout-puissant dans la connaissance des choses, de leur origine, de leur raison d'être. Un tel homme, doué de semblables connaissances, peut réaliser des miracles par sa parole, ses conjurations, ses malélices. Il est à même de faire tout ce qui lui vient à l'idée : il peut arrêter le sang qui coule d'une plaie faite avec du fer en racontant l'histoire des origines du fer ; il peut guérir d'une morsure de serpent en exposant l'origine du serpent. Les héros du Kalevala, par leurs conjurations, font apparaître des forêts, des lacs, des rochers ; eux-mêmes se transforment en animaux, mais nonobstant ces métamorphoses, l'homme, seigneur de la nature, ne peut diriger les forces divines des éléments, aussi s'adresse-t-il à ces forces avec des prières, tout comme aux divinités.

Le Kalevala attribue une très grande importance à la musique et au chant. Son héros, Väinämöinen, est un puissant conjurateur, l'inventeur du Kantele, le premier instrument musical. Cet instrument joue dans le Kalevala le rôle d'un trésor hors de prix que tout le monde voudrait avoir, mais que personne ne peut posséder, sauf Väinämöinen. Les sons qui s'en dégagent sont aussi puissants que ceux de la lyre d'Orphée, si bien que les animaux, les poissons et les fées viennent l'écouter.

La mythologie finnoise se représente le monde et les éléments comme étant formés de deux éléments : matière et force. La force pénètre la matière et se confond avec elle.

Le créateur du monde est Jumola. C'est lui qui régit les forces terrestres ; vient ensuite Ukko, créateur de tout ce qui tombe sous la vue, force céleste et dont la qualité morale est celle du Bien.

L'air est le créateur de Ilmatar, mère des eaux ; il est aussi le créateur d'Ukko, principe des corps durs faits avec des œufs et qui forment la terre et les étoiles. Sur terre, la mère des eaux forme les rochers, les rives, etc. si bien que l'eau donne naissance aux différents aspects de la terre.

Lorsque l'eau, la terre, les étoiles furent créées, les plantes n'existaient point encore ; la mère des eaux, Ilmatar unie aux vents donne naissance au premier homme, au héros du Kalevala, Väinämäinen. Ce premier homme est le fruit de l'union de l'eau et de l'air, mais il possède déjà les propriétés morales humaines.

Väinämäinen, avec l'aide d'Ukko, crée les plantes ; son frère, Ilmarinen, forgeron enchanteur, est le seigneur des vents ; viennent ensuite son autre frère — le feu et enfin son plus jeune frère — le fer.

L'esprit du mal apparaît dans le Kalevala sous l'aspect d'Hiissi avec la terre pour royaume, possesseur du cygne, de l'élan et d'un énorme poisson. Contre lui se dressent les héros du Kalevala avec l'appui de Umalu et Ukko, auxquels ils ont fait appel.

La méchante Louhi crée le froid ; elle a pour résidence, le pays éternellement sombre de Pohjola, par delà la mer froide, d'où elle commande aux neiges et aux gelées. Elle déchaîne les maladies, elle ravit le soleil et la lune et les cache dans une grotte ; elle fait aussi périr le bétail. C'est le rigoureux hiver de Finlande, lorsque le Finnois est malade, lorsqu'il ne voit pas de

longtemps le soleil et que le bétail dépérit.

Le Kalevala possède aussi son enfer — une île souterraine du nom de Tuonela, domaine de la mort, où règne Tuoni, sa femme et sa fille Tuonatar avec un cygne infernal, un ours et un brochet. L'on accède à cet enfer par le fleuve Tuoni. Comme nourriture on y trouve une bière remplie de grenouilles et de serpents.

Le Kalevala a aussi son paradis. C'est l'ermitage de Umala, lequel se trouve dans la stratosphère. Là, dans des vases précieux, l'on y prépare un baume pour ranimer les tués et pour guérir les blessés.

Le lieu de séjour de Kalevala est situé dans la région de ce nom, peuplée des braves descendants de Koleva ou d'Osmo, père de ses héros. L'aîné de ces héros, Väinämäinen, bienfaiteur de son pays, s'adonne aux bonnes œuvres, mais doit abandonner son pays aussitôt qu'il met en œuvre sa première et cruelle décision. C'est ainsi que prend fin le Kalevala.

\*\*\*

Le Kalevala renferme en lui-même tous les aspects de la vie des Finnois, leur habitat, la situation de la femme, les rapports de la vie familiale, les us et coutumes, le vêtement, etc. ; tout cela se trouve fixé dans cette œuvre admirable que constitue l'épopée populaire du peuple Suomi.

Aucun peuple ne possède un recueil si complet et si remarquable de son épopée nationale que le Kalevala ; tout au plus peut-il être comparé à la Bible, livre des Sémites.

Le Kalevala contient toute la mythologie ancienne de la race finnoise à laquelle se rattachent de nombreux peuples ; mais l'on n'y trouve pas seulement que la mythologie finnoise,

mais encore celle d'autres peuples de race ouralo-altaïque, sous des formes parfois éloignées. Dans ce domaine, un travail gigantesque reste encore à faire ; cependant un début a été tenté et ce début, nous le devons aux Finnois qui, nonobstant les difficultés ont su, à travers les siècles, conserver les trésors de leur épopée nationale. De cette œuvre grandiose, ils doivent être fiers, car elle constitue l'un des trésors les plus fameux de la culture humaine.

Le Kalevala a été fixé pour la première fois par Zacharie Topelius, père de l'écrivain du même nom. Les matériaux ainsi recueillis furent en partie édités sous le titre général de « Suomen Kansan Vanhoja runoja ynnä myös nykyisemprä lauluja ».

Mais le grand artisan du Kalevala fut Elias Lönnrot qui consacra toute sa vie à cette œuvre. Né en 1802 dans une famille de paysans, il fit des études primaires et secondaires avant que d'entrer à l'Académie d'Abo, qu'il termina en 1827.

Dès l'année 1828, il commença ses pérégrinations à travers les villages de Carélie et cette même année il publiait son premier recueil de chansons finnoises « Kantele » en quatre parties.

En 1832, Lönnrot obtenait son diplôme de docteur en médecine et alla s'installer à Kasna, à la limite du gouvernement d'Arkhangel. Il devient ensuite professeur de langue finnoise et de littérature à l'Université d'Helsingfors. C'est à ce moment qu'il composa un dictionnaire finno-suédois.

Lönnrot voyagea, de nombreuses années, à travers la Finlande, les gouvernements d'Arkhangel et d'Olonetz (Carélie) recueillant ainsi les chansons de la bouche des chanteurs. En 1831, il créa, avec le poète Runeberg, la so-

ciété finnoise de littérature qui donna la possibilité de continuer ses pérégrinations en vue de recueillir de nouvelles chansons du Kalevala. Son recueil fondamental « Kalevala » (Kalevala taikka Vanhoja Karjalan runoja Suomen kansan muinaisista ajvista) fut édité en 1835 ; il comprenait 12.000 vers.

Par la suite, en 1849, il procéda à une réédition du recueil plus complète ; elle contenait cette fois 22.722 vers, soit 50 runes que lui-même avait réussi à recueillir. En cela consiste le trésor littéraire apporté au fonds de littérature mondiale dont nous avons déjà parlé et dont l'analyse dépasse le cadre de notre article.

Cette dernière édition a servi de base à toutes les traductions dont voici une énumération :

En suédois, par A. Castren, en 1841 (d'après la première édition) ; K. Collan (en deux parties, 1864 et 1868, d'après la 2<sup>e</sup> édition) ; en français : Léonzon Le Duc, 1867 et J. L. Perret, 1931 ; en allemand : A. Schieffner, 1852, et H. Paul (en deux parties, 1885, 1886) ; en hongrois : E. Barn (1871) et B. Vikar (1909) ; en anglais : J. M. C. Crawford (en Amérique, 1888) et F. Kirby (en Angleterre, 1907) ; en esthonien : M. J. Eisen (en deux parties, 1891 et 1898) ; en tchèque : J. Holecek (1893 et 1895) et B. Prusik (1908) ; en italien : J. Cocci (1909) et P. E. Povolini (1910) ; en lithuanien : L. Laicen, 1924 ; en hollandais : M. Tomminenr (1928) ; en russe : L. P. Belski (1889, 2<sup>e</sup> édition 1915 et 3<sup>e</sup> édition 1933).

Mais en dehors de ces traductions intégrales, il existe de nombreuses traductions partielles, la plupart illustrées, pour la jeunesse.

De cet aperçu, qui est loin d'être complet et que nous ne prétendons

point épuiser, l'on peut voir la place qu'occupe le Kalevala dans l'histoire littéraire de l'humanité. Ne manquons pas de le faire ressortir et d'en féliciter le peuple Suomi, notre ami. Qu'il nous soit donc permis par la même occasion de rappeler la tragédie de ce peuple, de la Carélie orientale et du vieux pays de la Biarmie, berceau de ces bardes qui ont chanté et qui chantent encore ces runes, créateurs de cette glorieuse épopée qu'ils ont su conserver à travers les siècles jusqu'à nos jours. Ces terres finnoises depuis toujours, mais encore sous le joug étranger, n'ont pu participer à

ces fêtes. Partageant avec nous les rigueurs de la lutte que nous menons tous, nous concevons ce que ces frères d'infortune doivent éprouver tenus ainsi à l'écart de ces fêtes et cela d'autant plus que le Kalevala leur est redevable de son existence. Nous leur adressons donc nos meilleurs vœux et les exhortons à ne pas se laisser abattre par le destin, mais de prendre courage et de croire que lorsque sonnera l'heure du centenaire de la deuxième édition du Kalevala ils seront tous unis à leur patrie commune, la Finlande, pour prendre librement part à ces fêtes.

A. A. TOPTCHIBACHI.

## Le séjour à Paris M<sup>r</sup> Keprulu Zadé

Le docent de la Faculté de philologie de l'Université d'Istamboul, Dr. Fouad Bey Keprulu Zadé a passé récemment quelques jours à Paris, où il a fait trois conférences à la Faculté de philologie de la Sorbonne sur l'histoire turque anatolienne des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

Ces trois conférences ont été suivies avec un grand intérêt ; elles ont donné une idée très nette de l'Anatolie du Moyen-Age, grâce à la profonde érudition du conférencier, qui a présenté toute une série de nouveaux documents, avec lesquels il a éclairé sous un jour nouveau cette intéressante question.

Au cours de sa première conférence, le professeur Keprulu Zadé a donné un aperçu complet du point de vue qui existait et qui continue à exister dans les sciences historiques des pays orientaux, plus encore dans les pays

occidentaux, sur cette question. Aujourd'hui seulement, sous l'influence de toute une série de documents nouveaux, ces impressions d'autrefois commencent à perdre de leur valeur. Il faut recourir à de nouvelles méthodes de recherches pour l'histoire turque d'Anatolie, après avoir tiré parti des innombrables monuments anciens qui commencent à présent à attirer l'attention du monde savant.

A ce propos, déclara le professeur Keprulu Zadé, il convient de signaler « qu'il faut considérer l'histoire de l'empire ottoman comme la continuation de l'histoire de l'empire seldjucide », et, de fait, la fondation de l'empire ottoman, l'on ne sait trop pourquoi, a été fixée à l'an 1300, c'est-à-dire à l'époque où le sultan Osman Ier commença à régner, alors qu'en réalité ce n'était qu'un changement de dynastie, l'Etat et sa structure restant

tels qu'ils furent au temps des Seldjoucides, dynastie fondée par Toghraul bek, qui régna de 1037 à 1063. Développant ses arguments, Fouad Bey énuméra toutes les erreurs qu'on relève dans l'enseignement de l'histoire turque d'Anatolie.

Dans sa deuxième conférence, Fouad Bey s'arrêta sur l'histoire des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, et plus particulièrement sur le développement économique et culturel de cette époque en Anatolie. Avec une netteté remarquable, le conférencier fit un exposé de la vie économique des campagnes et du haut degré de développement des villes et des organisations urbaines. Avec un intérêt sans cesse croissant, M. Keprulu Zadé parla des différentes branches industrielles qui existaient à l'époque dans le pays, indiquant, chemin faisant, les centres de cette industrie qui, pour la plupart sont restés tels jusqu'à nos jours.

Au cours de sa troisième conférence, le professeur Keprulu Zadé a parlé de

la politique de l'Etat turc pendant ces deux siècles ; il s'est arrêté plus particulièrement sur le côté religieux, montrant le libéralisme, le large esprit de tolérance en matière religieuse dont faisait preuve cet Etat. Il signala également l'existence de différentes sortes d'organisations économiques en Anatolie, de leur développement, de leur migration progressive vers l'ouest et il en voit la cause dans le caractère purement économique de ce mouvement ; il en examine les résultats, s'arrête sur la fondation de l'empire ottoman, sur ses frontières à cette époque et sur son développement.

Ces trois conférences de Fouad Bey seront publiées dans le recueil de l'Institut français d'Istanbul.

Les conférences du professeur Fouad Bey ont eu un réel succès, tant parmi les savants orientalistes de Paris que parmi les nombreux auditeurs qui, tous, ne lui ménagèrent point leurs applaudissements.

# CHRONIQUE

## GEORGIE

### LE 26 MAI, FETE NATIONALE

Le 17<sup>e</sup> anniversaire de la proclamation de l'indépendance de la Géorgie a été brillamment fêté le 26 mai. La salle de l'Aéro-Club Français était comble d'une foule ardente où la jeunesse dominait. M. Skirtladze, président de l'Association Géorgienne en France, a prononcé une allocution d'où nous détachons ce passage :

« Ce n'est qu'une vérité historique, a-t-il dit, et je dirai même que c'est une loi inéluctable qu'un peuple, qui a son territoire, son histoire plus que millénaire comme l'a le peuple géorgien, sa culture, ses traditions nationales et qui, surtout, veut être libre, ne meure jamais et que, malgré tout détour et toute rupture qu'il pourra subir sur le chemin de son développement politique, il parvienne toujours, tôt ou tard, à redresser la ligne de son évolution nationale et à rétablir sa souveraineté momentanément perdue.

D'ailleurs, à travers son histoire, maintes et maintes fois séculaire, la Géorgie eut à connaître les envahisseurs de toutes marques et, chaque fois, elle leur a survécu, elle a assisté à leur propre défaite et même à leur propre décadence. Rien ne permet de penser qu'il n'en sera pas de même avec son envahisseur actuel, car ce dernier porte en lui-même, comme tout envahisseur en général, et lui en particulier, les germes de sa propre décomposition prochaine et inévitable.

« En faisant devant vous professer la foi profonde et inébranlable de mes compatriotes dans l'avenir du peuple

géorgien, ai-je besoin d'ajouter combien elle se voit fortifiée encore par la présence, à notre manifestation nationale, des représentants des pays voisins et amis. J'ai en vue l'Arménie, l'Azerbaïdjan, le Caucase du Nord et la glorieuse Ukraine, tous également victimes, comme la Géorgie, de la même agression et dont les représentants sont venus ici, non pour témoigner simplement leur sympathie à notre cause, mais pour sceller plutôt par leur présence, et une fois de plus, l'union fraternelle des peuples opprimés, tous animés du même mouvement et de la même aspiration : se voir bientôt de nouveau libres et maîtres de leur propre destinée.

Je salue donc affectueusement les représentants de l'Arménie, de l'Azerbaïdjan, des Montagnards du Nord du Caucase et de l'Ukraine.

Je salue très affectueusement aussi nos fidèles amis français et autres, venus ici pour apporter leur sympathie à notre cause nationale et s'associer à notre modeste manifestation.

Mesdames et Messieurs, je vous remercie tous et portant maintenant mon regard plus particulièrement sur nos compatriotes, je veux finir mon petit discours en leur adressant les mots traditionnels de salut géorgien : Gaoumardjos Sacartvelos! (Vive la Géorgie!)»

Prenant ensuite la parole, M. Khatissian, représentant de l'Arménie, fait appel à l'union des peuples du Caucase, afin de barrer la route à la barbarie soviétique qui cause tant de ravages

moraux et matériels partout où passe son rouleau compresseur.

M. A. Choulguine, au nom de l'Ukraine opprimée, exprime son admiration au peuple géorgien pour sa ténacité dans cette lutte héroïque contre les égorgeurs de sa liberté.

M. Alibekov ne veut pas séparer le sort de l'Azerbaïdjan de celui de la Géorgie, si étroitement liés l'un à l'autre par les intérêts supérieurs du Caucase.

Très applaudi, M. le colonel Coquet brosse un tableau des anciennes relations diplomatiques de la Géorgie avec la France et il exprime sa foi dans l'imminence du jour de la délivrance.

Fête très animée, agrémentée de danses et de chants nationaux. Elle prit fin dans une allégresse générale.

\*\*

A Prague, l'anniversaire de l'indépendance de la Géorgie a été fêté avec non moins d'éclat et d'enthousiasme.

Une foule ardente écouta religieusement l'hymne national géorgien et nombreux furent les orateurs qui prirent la parole pour retracer la lutte héroïque du peuple géorgien pour son indépendance et pour évoquer son passé chargé de gloire. La fête fut rehaussée par la présence de M. Soukoup, président du Sénat.

« Ne croyez pas, déclara-t-il dans son discours, qu'avec la reconnaissance de la Russie soviétique j'aie changé en quoi que ce soit mon attitude à l'égard de mes amis Géorgiens. Ne croyez pas que la question géorgienne soit éliminée de l'ordre du jour de la politique internationale. Non, elle n'attend qu'une accalmie dans les affaires d'Europe pour être reprise aussitôt et résolue en faveur de la Géorgie par des moyens pacifiques et conformes aux règles du droit international. »

Un tonnerre d'applaudissements salua les paroles de l'éminent homme d'Etat tchécoslovaque.

## AZERBAÏDJAN

### LA FÊTE NATIONALE AZERBAÏDJANIENNE

A l'occasion de 17<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance de l'Azerbaïdjan une réunion solennelle a eu lieu dans l'amphithéâtre de l'hôtel des Sociétés Savantes. La séance a été ouverte par M. M. Rassoul Zadé qui prononça une allocution consacrée à ce jour solennel où le peuple azerbaïdjanien exprima devant le monde entier sa volonté inébranlable de vivre comme une Nation libre et indépendante. Ensuite les représentants de l'Ukraine — M. Choulguine, de la Géorgie — M. Gvazawa, du Caucase du Nord — M. Chakman, de l'Arménie — M. Khatissian, du

Turkestan — M. Tchokaïoglou, des Cosaques — M. Wily, des Kolmouks — M. Balinov, etc., prononcèrent des discours félicitant les azerbaïdjanien à l'occasion de leur fête nationale.

La deuxième partie de la réunion fut consacrée à la conférence de M. Mir Jakoub bey, sur la littérature azerbaïdjanienne et en particulier sur le grand poète Fizouli. La conférence fut suivie avec un grand intérêt.

### COMMENT ON EXPLOITE LES RICHESSES

— Dans l'un des numéros du mois de février dernier, le *Groznenski Rabotchi* se plaint de l'état de choses qui

règne dans la région en ce qui concerne l'exploitation défectueuse des richesses.

La région autonome Tchetchens-Ingouche, écrit ce journal, dispose d'énormes possibilités en vue du développement de l'industrie locale. Notre territoire est riche en forêts ; des réserves d'albâtre abondent dans le village de Ouchkala ; le cuivre, le plomb, le charbon, etc., se trouvent en quantité dans la vallée de Jirahov ; des réserves inépuisables de fruits à l'état sauvage existent sur tout le territoire. Cependant, ces richesses ne sont pas exploitées. En 1934, une administration régionale de l'industrie locale a été créée près le Comité exécutif de la région, mais il ne lui a été confié jusqu'à présent que le trust de la meunerie et la scierie mécanique du Vieil Atagah.

Il semblerait donc que les travailleurs de cette administration auraient dû développer les travaux d'exploitation des richesses naturelles de ladite Région autonome. Or, plus de deux mois se sont écoulés et rien n'a été fait jusqu'à ce jour. L'appareil administratif est incomplet et le trust de la meunerie n'a pas encore été entièrement transmis.

Le Gouvernement, d'autre part, a assigné une somme de cent mille roubles pour la construction d'une fabrique de bougies et d'une fabrique de

confitures, mais jusqu'à ce jour, les plans et devis n'ont pas encore été faits.

Le plus petit effort n'a pas été fait par la direction de l'industrie locale. Le gérant, Artzkhanov s'est absenté pendant presque tout le mois de février pour affaires de service, ne laissant personne pour le remplacer. Cette longue absence se fait durement sentir sur la marche des travaux. C'est ainsi que la scierie mécanique mise en exploitation menace de s'arrêter du fait que le transport du bois à la scierie n'est pas payé.

On comprend difficilement pourquoi la brasserie « Krasny Troud », les fabriques de chaussures et de vêtements qui travaillent pour les besoins exclusivement locaux, ne se trouvent point sous la direction de l'industrie locale de la Région.

L'industrie locale nécessite des secours immédiats. Il est indispensable de la rendre plus productive, ainsi que l'exige le parti et le Gouvernement. »

Ces plaintes ainsi formulées dans le journal ne semblent pas devoir donner de résultats palpables. Il suffit de rappeler que Moscou répondit par un refus à une demande du Comité exécutif tchetchène des exploitations pétrolifères de Souyoundj-Kalinsk, dont la production cependant fournit aux caisses de Moscou plus de 400 millions de roubles par an.

## UKRAINE

### APRES LA SIGNATURE DU PACTE FRANCO-SOVIETIQUE

*Les déclarations de M. A. Livitzky.*

« *Le Journal de Genève* » du 3 juin, publie sous le titre « Ukraine proteste » les déclarations de M. André Livitzky, Président du Gouvernement

National ukrainien en exil, que nous reproduisons ci-dessous :

« Actuellement, le nom de l'Ukraine est très souvent mentionné au cours des tractions internationales, et surtout dans la presse, sans que l'on se soucie des aspirations véritables de

cette nation et de sa façon d'envisager les événements déterminés par la politique des grandes puissances.

« Un nouveau pacte avec l'U.R.S.S. a été signé le 2 mai. Malgré les modifications apportées par le gouvernement français dans le texte de cet instrument diplomatique, ses avantages moraux pour les Soviets n'en sont pas moins importants.

« L'Ukraine a toujours protesté contre la collaboration qui s'était établie entre l'Allemagne et l'Union soviétique après la signature du traité de Rapallo et qui a duré dix ans. Nous protestons également contre tout soutien, tant moral que matériel, qui pourrait être accordé à Moscou par d'autres puissances. Nous protestons contre cet appui que l'on accorde à un gouvernement qui maintient l'Ukraine, les pays du Caucase le Turkestan, la Carélie, la Ruthénie Blanche et les autres pays allogènes sous l'occupation militaire. Le gouvernement soviétique a sur la conscience les plus grands crimes qu'un gouvernement ait jamais commis au cours de toute l'histoire de l'humanité, et ses victimes, fusillées, mortes dans les bagnes atroces de la Russie du Nord, exterminées par la famine quasi permanente, se comptent par millions.

« Si les alliances contracté avec l'U.R.S.S. présentent pour cette dernière des avantages incontestables, il est très douteux qu'elles soient de quelque utilité pour l'autre partie contractante. Tout accord avec les Soviets est régulièrement suivi d'une recrudescence de la propagande communiste dans le pays qui a cherché ce rapprochement avec Moscou. D'autre part, en cas d'une agression dirigée contre un allié de l'Union soviétique, il est plus que probable que celle-ci n'interviendra point, étant donné qu'elle ne se consi-

dère pas liée par les engagements contractés envers les « Etats capitalistes ».

« Enfin, nous devons rappeler que l'Ukraine, ainsi que les autres peuples opprimés par l'U.R.S.S. ne se tiennent pas pour engagés par les traités que peut conclure en leur nom le gouvernement oppresseur. En cas de conflit armé, le gouvernement soviétique ne peut aucunement compter sur l'aide de ces peuples, qui ne font que chercher l'occasion favorable pour se soulever et recouvrer enfin leur indépendance.

« L'Ukraine désire avec ardeur de collaborer à l'établissement d'une paix mondiale et au bien-être général de l'humanité. Mais pour pouvoir compter sur les forces de notre pays, il faut lui restituer sa liberté et s'entendre avec ses propres représentants, librement choisis par le peuple. Toutes les signatures données en son nom par ses gégôliers ne l'engagent en rien ».

#### LE MARECHAL PILSUDSKI ET L'UKRAINE

La mort du Maréchal Pilsudki a produit une très grande impression dans tous les milieux ukrainiens. On n'oublie pas en Ukraine que Pilsudski avait été le compagnon d'armes de Simon Petlura ; ensemble, ils ont fait la campagne de 1920 contre la Russie Soviétique. Ainsi Pilsudski a rompu avec la politique traditionnelle des nationalistes polonais foncièrement hostiles à l'Ukraine. Le Maréchal s'est déclaré partisan convaincu de l'indépendance de l'Ukraine et c'est sur cette base que fut établi le traité du 21 Avril 1920 par lequel le gouvernement polonais reconnaissait l'indépendance de l'Ukraine. Par le même traité, le gouvernement du Maréchal Pilsudski a renoncé solennellement aux frontières de 1772, en reconnaissant que les territoires se

trouvant à l'est des frontières actuelles de la Pologne appartiennent à la république ukrainienne indépendante.

Les événements qui ont suivi n'ont pas été heureux pour l'Ukraine : la Pologne a conclu le traité de Riga et l'Ukraine est restée abandonnée par le monde entier, seule contre un ennemi puissant. Mais dans les milieux ukrainiens on savait que le Maréchal Pilsudski gardait toujours ses anciennes sympathies pour l'Ukraine.

Les représentants des organisations ukrainiennes, celles des anciens combattants de 1920 en premier lieu, ont pris une part active dans le deuil de la Pologne.

Des délégations ukrainiennes, parmi lesquelles se trouvait le Président du groupement ukrainien à la Diète polonaise entouré de plusieurs autres parlementaires ukrainiens, ont participé aux funérailles du Maréchal. Ce dernier fait est d'autant plus significatif que les parlementaires ukrainiens sont en opposition à la politique minoritaire du gouvernement polonais.

La presse ukrainienne consacre de nombreux articles au grand héros et fondateur de la Pologne nouvelle.

### LA PEINE CAPITALE EST APPLIQUEE AUX ENFANTS EN U.R.S.S.

Le gouvernement soviétique de l'Ukraine, en appliquant les ordonnances du gouvernement de Moscou, a publié une nouvelle loi concernant la lutte contre la criminalité chez les mineurs.

D'après les termes de cette loi, les enfants à partir de 12 ans, qui seraient convaincus de délits tels que vols, violences, blessures, assassinats ou tentatives d'assassinats, passeront en justice et se verront appliquer toutes peines prévues par le code pénal.

La publication de cette loi féroce a

provoqué une grande indignation parmi tous les Ukrainiens.

### LA DESTRUCTION DES MONUMENTS HISTORIQUES EN UKRAINE

Le journal « *Vetcherniaïa Moskva* » paraissant à Moscou publie un grand article intitulé « Dans la capitale de l'Ukraine » où il annonce qu'on a décidé d'entreprendre une série de travaux de construction, destinés à moderniser complètement Kiev. A cet effet, une commission spéciale d'architectes russes a été nommée qui aura à s'occuper de l'élaboration d'un plan général de « l'embellissement » des places publiques. Ce plan envisage surtout l'agrandissement et la réunion des deux places historiques de la ville — la place Sainte-Sophie et celle de Saint-Michel « aux coupoles d'or », un des de cette dernière, le monastère Saint-Michel « aux coupoles d'or », un des plus beaux monuments de l'architecture ukrainienne du début du XII-ème siècle, il devra être démoli pour faire place à des édifices publics d'une banalité révoltante.

Le quotidien « *Dilo* », paraissant à Lwow, publie aussi un article d'un des plus grands connaisseurs de l'art ukrainien, M. Sitzinsky, qui proteste énergiquement contre la destruction des monuments historiques de Kiev.

### LA LIBERTE DU COMMERCE DE PAIN EN U.R.S.S. COMME MOYEN DE RETABLIR LES FINANCES.

Par décret du 1 janvier 1935, le gouvernement soviétique a autorisé le commerce libre de pain, mais il a pris soin d'en augmenter en même temps le prix de détail.

La presse européenne ne signale avec satisfaction que cette réforme est la

preuve d'une amélioration du *standard of living* en U.R.S.S. Cependant le discours de Molotoff, président du gouvernement de l'U.R.S.S., au cours du VII-e Congrès des Soviets de l'Union, démontre que le but de cette réforme est purement financier ; en réalité elle n'est que prétexte pour établir un nouvel impôt frappant lourdement les paysans. Le gouvernement soviétique avait constitué une importante réserve de blé (un milliard et demi de pouds) acheté aux paysans pour la somme globale de deux milliards de roubles et cette réserve sera revendue maintenant pour quelques dizaines de milliards de roubles.

Par ce moyen, le gouvernement soviétique espère retirer de la circulation des milliards de papier-monnaie émis sans aucune garantie et qui se déprécie de plus en plus.

Cette réforme va provoquer une hausse générale des prix qui dépendent en U.R.S.S., de ceux du blé, et va surtout frapper l'Ukraine, pays agricole, où la réquisition du blé se fait avec le maximum de sévérité et les pires méthodes coloniales.

#### LES DIFFICULTES FINANCIÈRES DE L'U.R.S.S.

Au début du mois de mai, le gouvernement soviétique publia une loi concernant l'émission d'un nouvel emprunt de trois milliards et demi de roubles au taux de 8%. Cet emprunt sera une lourde charge pour la population déjà épuisée, car, d'après une circulaire du Comité Central du parti communiste de l'U.R.S.S., chaque ouvrier est obligé de souscrire le produit de trois semaines de travail.

Il faut rappeler qu'au cours de ces dernières années le gouvernement soviétique a déjà demandé à la population 10 milliards et demi d'emprunt

forcé au taux exorbitant de 10%.

La majeure partie de ces capitaux a été employée à l'extension du système bureaucratique, mais surtout à l'augmentation des cadres de l'armée rouge, passée pendant cette période de 500.000 à 900.000 hommes.

La fréquence des emprunts s'explique par la difficulté sinon par l'impossibilité de lever les impôts ordinaires ; d'autre part, elle a aussi pour but d'arrêter l'inflation du rouble dont la valeur s'est dépréciée à un tel point qu'il n'est même pas coté en coulisses.

#### LES «TRAVAILLEURS JURISTES» EN UKRAINE SOVIÉTIQUE.

Le journal « *Visty* » du 5 avril publie le compte-rendu du Congrès des «travailleurs juristes» qui vient d'avoir lieu en Ukraine. Le Commissaire du peuple à la Justice, Kyssiliv, a prononcé un discours sur l'anarchie qui règne dans la justice en Ukraine soviétique. S'arrêtant sur les causes de cet état de choses, le commissaire souligne le manque total d'instruction et de culture générale parmi les juges, les procureurs et les autres magistrats dont quelque 10 % seulement sont pourvus de diplômes d'écoles supérieures, tandis que la grande majorité de ces fonctionnaires n'auraient reçu que l'instruction primaire.

#### UNE CONFÉRENCE SUR L'UKRAINE DE M. XAVIER DE MAGALLON.

Le Comité France-Orient et le comité d'Amitié des Peuples du Caucase, du Turkestan et de l'Ukraine ont organisé le 17 mai une conférence de M. Xavier de Magallon sur la poésie ukrainienne dans une salle du Palais-Royal.

Avec son éloquence habituelle, l'ancien député de l'Hérault a d'abord énoncé quelques idées générales sur l'Ukraine et son histoire. Il a évoqué la vie libre et les mœurs chevaleresques des cosaques Zaporogues, ces guerriers incomparables. Il a retracé jusqu'à la défaite de Mazeppa à Poltava et la suppression définitive de l'ancienne autonomie ukrainienne par Catherine II. Du passé l'orateur se tourne vers la lutte actuelle de l'Ukraine pour son indépendance. Le passage le plus vibrant et le plus applaudi de son discours a été celui, où il a évoqué la grande figure de Simon Petlura, héros national de l'Ukraine, auquel un monument sera élevé, l'orateur n'en doute pas, sur la plus belle place de Kiev.

Avec une réelle compétence, le Marquis de Magallon, grand poète lui-même, parle de la poésie ukrainienne et de l'illustre poète Taras Chevtchenko. Il souligne l'originalité et la force extraordinaire de l'œuvre de Chevtchenko, tantôt héroïque tantôt pénétrée de la douleur et de la souffrance de son pays, mais toujours profondément patriotique. Le très nombreux public qui remplissait la salle du Palais Royal a acclamé longuement l'orateur qui termina son discours en exprimant sa conviction profonde que l'Ukraine redeviendra libre et indépendante.

La conférence a été suivie d'une partie musicale. Le double quatuor de M. André Tchekivsky a admirablement illustré le discours de M. de Magallon, en exécutant des chansons composées sur les paroles de Chevtchenko.

#### L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE SIMON PETLURA.

Dans tous les pays du monde, où il existe une colonie ukrainienne, la jour-

née du 25 mai est consacrée à la commémoration de l'Ataman Simon Petlura assassiné à Paris, il y a neuf ans.

A Paris, cette année, comme toujours, une cérémonie a eu lieu dans la matinée au cimetière de Montparnasse. Dans l'après-midi, la Bibliothèque Ukrainienne Simon Petlura a fait une réunion solennelle au cours de laquelle fut évoquée l'histoire de sa fondation ainsi que celle du musée Simon Petlura qui réunit de nombreux objets ayant appartenu au défunt, ses photographies, ses manuscrits etc. Le soir, au cours de la réunion organisée par l'Association Ukrainienne de Paris, des discours ont été prononcés par le général Bogomoletz et le professeur Choulguine qui a parlé du testament politique du défunt Chef d'Etat Ukrainien.

#### LE MUSÉE UKRAINIEN DE PRAGUE.

On a célébré à Prague le 10-ème anniversaire de la fondation du Musée ukrainien qui a pour but de rassembler les archives, les publications et les différents objets ayant trait à la lutte de l'Ukraine pour son indépendance. Le Musée, grâce à son directeur, le professeur Antonovitch, a déjà réuni un nombre considérable de documents emportés d'Ukraine et provenant d'archives des missions diplomatiques ukrainiennes. Non moins grande est la collection de journaux et de revues.

Ce Musée ainsi que la Bibliothèque Simon Petlura à Paris sont devenus des centres importants pour la documentation sur le « risorgimento » ukrainien.

#### L'ANARCHIE DANS LA METALLURGIE DE L'U. R. S. S.

Au VIIe congrès des Soviétés de l'Union, le gouvernement soviétique a proclamé la grande victoire remportée dans l'industrie

métallurgique de l'U. R. S. S. et consacrée par un chiffre record de production.

Toutefois, il est évident que tout n'est pas aussi satisfaisant que les apparences le laisseraient supposer. — Les « Izvestia » du 18 mars dernier attirent l'attention sur le gaspillage dont la production sidérurgique fait l'objet.

« Le stock inutilisé de l'usine Staline s'élève à 812 wagons (chaque wagon comprenant environ 16 tonnes et demie). Celui de l'usine Kabanov, dans l'Oural, dépasse 2.500 wagons. Les chemins de fer de Perm et de Tomsk sont encombrés de plus de 20.000 wagons en panne ».

Mais la situation est encore moins favorable en Ukraine que dans l'Oural et la Sibérie :

« Plus de 18.000 wagons sont garés sur les lignes de chemin de fer desservant les usines du Donetz, 17,500 sur les lignes de Katerinensk. La seule usine Vorochilov comprend un stock de 6.818 wagons, l'usine Rykoff un stock à peine moitié moindre.

73.000 wagons, soit 1.200.000 tonnes de produits : tel est le montant des stocks formidables de la métallurgie soviétique ».

#### STATISTIQUES INTERESSANTES

Au cours de la réunion plénière du Comité Central du parti communiste de l'Union, tenue le 1-er février, le commis-

saire aux Affaires intérieures Balitzky a fait un rapport sur les nombreux complots découverts en Ukraine depuis la suppression du Guépéou. Il signale 32 complots ouvriers ayant des ramifications dans l'armée rouge, 23 complots paysans avec la participation des jeunesses communistes, 8 complots d'étudiants et 6 d'anarchistes. Les conspirateurs, disposant d'imprimeries clandestines, lançaient des appels à la population. 174 attentats contre les chefs communistes ont été commis pendant les sept derniers mois. En outre, deux attentats se préparaient contre les dirigeants de la République Soviétique Ukrainienne.

#### UN NOUVEAU TEMOIGNAGE D'UN JOURNALISTE AMERICAIN SUR LA SITUATION EN UKRAINE

Le « New-York Journal » a publié les impressions qu'a recueillies M. Warner sur son voyage à travers l'Ukraine en 1934. M. Warner évalue à près de six millions le nombre des victimes de la famine en dix-huit mois au cours des années 1933 et 1934.

L'auteur des articles est arrivé à passer, malgré la surveillance très active des autorités soviétiques, de nombreuses photographies illustrant d'atroces scènes de famine en Ukraine.



E 5114E  
1935

---

: : : IMPRIMERIE : : :  
RAPIDE DE LA PRESSE  
: : : O. ZELUK : : :  
: : 5, RUE SAULNIER : :  
: : : PARIS (IX). : : :

---